

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 126 (2000)
Heft: 12

Artikel: La formation de l'identité féminine dans l'espace public: une perspective historique
Autor: Imboden, Monika / Meister, Franziska
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-81507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La formation de l'identité féminine dans l'espace public Une perspective historique¹

(URBANISME)

C'est au XIX^e siècle en particulier, que la transformation de l'espace public – soit de l'espace extérieur urbain – commence à en faire un non-lieu spécifique pour les femmes. Ce processus historique et l'évolution de sa perception sont brièvement esquissés dans le présent article.

Dans «Berlin, Sinfonie einer Grossstadt»² - un classique du film documentaire tourné en 1927 par Walter Ruttmann -, la scène centrale, dont la dynamique et la frénésie sont encore accentuées par des effets cinématographiques, met en scène une femme qui perd la maîtrise de soi dans le débordement des stimulations urbaines et finit avalée par le tumulte de la grande ville: elle va se jeter depuis un pont de chemin de fer dans les flots de la Spree. Cette brève séquence met en scène un thème classique de l'âge moderne: l'expérience de la concentration urbaine vue comme une mise en danger de l'identité et la grande ville comme lieu potentiel de perte identitaire – en particulier pour les femmes.

Comme processus étroitement lié aux interactions que l'individu entretient avec son environnement, la formation de l'identité englobe des aspects de la socialisation, l'exploration active d'espaces concrets et la constitution de réseaux de communication à l'intérieur de ces espaces. Or l'apparition, puis l'extension du modèle bourgeois des genres³ au cours du XIX^e siècle vont de pair avec une bipartition et une codi-

fication spécifiquement générique de l'espace urbain construit. Alors que les hommes s'approprient la sphère socio-politique et occupent l'espace public, les femmes se voient reléguées dans l'espace intérieur privé, domaine dévolu à la reproduction. Ce dernier fonctionnant dès lors comme premier espace de socialisation, une identité sexuée fortement polarisée s'y développe, qui se transmet de génération en génération.

Il est impératif de comprendre ce modèle pour établir comment, dans le contexte de la métropolisation, les femmes ont pu saisir des occasions de participer à l'agencement de nouveaux espaces urbains; c'est-à-dire, si l'on inverse la perspective, dans quelle mesure la formation de l'identité féminine peut être rattachée à l'entrée des femmes dans l'espace public. Pour ce faire, nous nous concentrerons sur l'époque qui a coïncidé avec la vague d'urbanisation à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, ainsi que sur des lieux intermédiaires, ou semi-publics, qui n'ont encore guère été étudiés jusqu'ici.

L'exclusion des femmes de l'espace public

Pour expliquer comment on est arrivé à une connotation masculine de l'espace public, il faut mettre en évidence le rôle essentiel joué par deux processus historiques parallèles: vers le milieu du XIX^e siècle, le modèle bourgeois des genres se consolide en même temps que de nouvelles conceptions architecturales et urbanistiques voient le jour. Il s'agit en effet de répondre aux besoins des villes, qui craquent sous toutes leurs coutures à la suite du très fort accroissement de la population et de l'urbanisation générale déclenchée par l'industrialisation et ses conséquences sociales. Or comme le montrent les interventions radicales d'un Haussmann à Paris, l'urbanisme et l'architecture devaient fonctionner comme le couronnement symbolique de l'ordre social. L'espace public bâti fournit donc un support à ces cristallisations de la société bourgeoise que sont les constructions de prestige, les monuments et autres édifices à la gloire des grands hommes. L'architecture urbaine de représentation correspond ainsi à une mise en scène, par projection dans l'espace public, de l'identité masculine bourgeoise⁴.

A Zurich, le cas du Chratzquartier, qui a dû céder la place à la Bahnhofstrasse et aux nouveaux immeubles administra-

¹ Cet article a paru en allemand dans *S/H+A* N° 13 du 31 mars 2000, en pages 25-28 d'un numéro thématique consacré aux «Identités» abordées sous divers points de vue. Nous remercions notre revue sœur et les auteurs du texte de nous avoir autorisés à le reproduire (Réd.).

² Que l'on peut traduire par: «Berlin, symphonie d'une métropole» (ndt).

³ Le modèle des genres issu de la classe bourgeoise est basé sur une polarisation marquée des sexes qui - par le truchement de traits de caractère attribués de manière univoque à l'un ou à l'autre -, est à l'origine de l'idéal stéréotypé de «la femme», respectivement de «l'homme». Les hommes étaient considérés comme forts, actifs et rationnels, les femmes comme faibles, passives et dominées par leurs émotions. Conformément à cette partition ontologique, l'homme était destiné à une vie à l'extérieur, sur la scène publique, tandis qu'une femme était vouée à l'intérieur, à la sphère domestique. Cette construction socio-historique des genres s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la culture occidentale et continue à y déployer ses effets. Voir à ce propos KARIN HAUSEN: «Die Polarisierung der "Geschlechtscharaktere" – Eine Spiegelung der Dissoziation von Erwerbs- und Familienleben» in WERNER CONZE (éd.): «Sozialgeschichte der Familie in der Neuzeit Europas», Stuttgart, 1976, pp. 363-393

tifs et commerciaux le long de la Limmat, offre une illustration exemplaire de cette codification masculine de l'espace public⁵. Portée par des schémas de valeurs bourgeois, tels qu'ils ressortent des plans de l'ingénieur municipal Arnold Bürkli, la construction de la Bahnhofstrasse fut entièrement menée, dès le milieu des années 1860, dans le style d'un boulevard de luxe reliant la gare au lac. A la tête de ce mille destiné à la flânerie, posé au milieu de la place de la Gare avec le regard dans l'alignement du lac, un citoyen zurichois emblématique de la bourgeoisie, le grand industriel et homme politique Alfred Escher, trône en pied dès 1889 (fig.1).

Le remblayage subséquent du Fröschengraben⁶ - point de ralliement traditionnel et emplacement de lessive des femmes du Chratzquartier - inaugure la relégation progressive des lieux extérieurs quotidiennement fréquentés par les femmes. Celles-ci avaient à peine transféré leurs habitudes vers les bateaux-lavoirs amarrés sur la Limmat, que les urbanistes décidaient en effet d'ériger les nouveaux bâtiments de l'édilité municipale à cet endroit précis, soit une imposante rangée de constructions de prestige implantée le long de la Limmat jusqu'au lac. Ainsi, seul l'usage ordinaire du domaine public par les femmes du Chratzquartier faisait encore obstacle à la promotion de la Bahnhofstrasse et de ses environs en zone résidentielle bourgeoise et quartier d'affaires. Par le biais d'ordonnances ciblées et avant tout dirigées contre les activités des femmes dans l'espace public - l'interdiction de laver et d'étendre du linge sur la place du marché par exemple -, celles-ci se virent de plus en plus confinées dans la sphère privée. A mesure que progressait la densification urbaine de la fin du XIX^e siècle, les femmes se trouvèrent donc toujours davantage confrontées au besoin de justifier leur présence sur la voie publique.

Le flâneur et la prostituée: deux stéréotypes dans l'espace public

Cette vague de modernisation urbaine allait profondément transformer la perception de la ville. L'espace public devient une «jungle» dont il faut connaître les lois pour s'y mouvoir en toute sécurité et tranquillité. Dans le chaos de la foule et du trafic urbains, il y a risque d'irritation et de débordement



des sens. Sur la voie publique, la vie se voit imposer un nouveau rythme fait de séquences toujours plus rapides des impressions les plus diverses. La grande ville s'est ainsi vue accusée d'être à l'origine de l'«accroissement des états nerveux», en raison de la pression à laquelle y est soumis l'individu, de plus en plus fréquemment confronté au besoin de préserver son indépendance et sa singularité face à la société⁷.

Il existe en revanche un type social dont l'identité se construit précisément dans le milieu décrit: c'est le flâneur⁸. Le flâneur - et bien entendu, il s'agit ici d'une espèce masculine - devient un élément, mais surtout un observateur archétypique de l'espace public: «the gaze is male»⁹. Tandis qu'il est libre de déambuler dans les rues et les venelles à

⁴ Voir à ce propos la contribution de ERIKA HEBEISEN dans MONIKA IMBODEN, FRANZISKA MEISTER, DANIEL KURZ (éd.): «Stadt – Raum – Geschlecht. Beiträge zur Erforschung urbaner Lebensräume im 19. und 20. Jahrhundert», Zurich, 2000

⁵ Voir VEREIN FRAUENSTADTRUNDGANG ZÜRICH (éd.): «Chratz und Quer. Sieben Frauenstadtrundgänge in Zürich», Zurich 1995, pp. 11-32; ainsi que «Geschichte des Kantons Zürich», tome 3, Zurich, 1994

⁶ Littéralement: le «fossé aux grenouilles» (ndt)

⁷ Voir THOMAS KRÄMER-BADONI: «Die Stadt als sozialwissenschaftlicher Gegenstand. Ein Rekonstruktionsversuch stadtsoziologischer Theoriebildung» in HARTMUT HÄUSSERMANN, DETLEV IBSEN ET AL.: «Stadt und Raum. Soziologische Analysen», Pfaffenweiler, 1992, p.15

⁸ A propos de la figure du flâneur, voir SUSAN BUCK-MORSS: «The Flâneur, The Sandwichman and The Whore» in «New German Critique 39», 1986, pp. 99-142

⁹ Voir E. A. KAPLAN: «Is the gaze male?» in A. SNITOW, C. STANSELL, S. THOMPSON: «Desire. The Politics of Sexuality», Londres, 1984



toute heure du jour et de la nuit, une femme qui s'octroyait la même liberté se voyait taxer de fille des rues¹⁰: l'équivalent féminin du flâneur, c'est donc la prostituée. Dans l'une des rares séquences mises en scène du film documentaire que nous avons évoqué au début, une jeune femme qui se détache de la foule pour descendre nonchalamment la rue se révèle être – conformément à la représentation de l'époque – une prostituée: à travers les vitrines d'un magasin sis dans un immeuble d'angle, son regard prend contact par-dessus les marchandises exposées avec un client potentiel. Et celui-ci réagit immédiatement à l'invite en rebroussant chemin pour courir après la femme et disparaître avec elle de l'image dans le plan suivant.

La ville comme espace de transition pour les femmes

Pour les femmes soucieuses de leur réputation, les espaces publics de la métropole étaient avant tout des lieux de transit. Pour celles qui n'en étaient pas conscientes et ignoraient les lois de la «jungle urbaine», notamment si elles arrivaient de la campagne à la recherche d'un emploi en ville, l'espace public recelait toutes sortes de périls, mais surtout des dangers menaçant leur moralité. Ce sont donc en priorité les jeunes femmes inexpérimentées qu'il s'agissait de préserver des tentations urbaines, puisque leur identité encore peu

¹⁰ Ou de fille publique. Le français dispose en l'occurrence d'un terme encore plus «parlant» que l'allemand «Strassenmädchen» (ndt).

assurée les font considérer comme particulièrement vulnérables aux sollicitations. La mise sur pied de ce qui s'appelait l'aide en gare de Zurich témoigne par exemple de cette conception de l'espace public. L'association des «Amies de la jeune fille»¹¹ s'approchait des voyageuses arrivant seules en gare, afin de leur proposer des adresses d'hébergement et de bureaux de placement «sérieuses»¹². Il s'agissait d'éviter que, dans leur quête d'un logement et d'une place, elles s'engagent par ignorance dans une «fausse» rue ou un mauvais quartier.

Notre hypothèse d'un espace public avant tout considéré comme lieu de transit pour les femmes est corroborée par l'existence du «Zürcher Frauenverein für alkoholfreie Wirtschaften (zvf)»¹³. Destiné à une majorité d'employées féminines, le règlement interne de cette société fondée par des bourgeoises en 1916 reflète le besoin de prescrire le comportement des femmes dans ce cadre même. De manière significative, le personnel féminin se voyait offrir un lieu d'hébergement en ville lors de son engagement. Et le règlement ne fixait pas seulement les usages à respecter au travail et chez soi, mais accordait également de l'importance à une «conduite modeste et irréprochable» des jeunes femmes durant les heures de loisir «à leur libre disposition», voire pendant les vacances. Par souci hygiénique, on recommandait aux employées de pratiquer une heure de promenade quotidienne en insistant sur le fait que ces excursions dans l'espace public devaient impérativement avoir lieu en commun¹⁴. De même, l'attitude à adopter sur le trajet entre le lieu de travail et le logement était clairement définie: en aucun cas, les femmes n'étaient autorisées à se faire raccompagner chez elles par un homme après leurs heures de travail. Si besoin était, cette dernière prescription montre clairement que les fondatrices bourgeoises des établissements sans alcool considéraient la voie publique comme un espace dangereux, où il fallait avant tout craindre les contacts non contrôlés entre les sexes. Contacts qui pouvaient, dans le pire des cas, entraîner des suites fâcheuses telles que des grossesses hors mariage ou la déchéance de leurs employées vers la prostitution.

Il est clair que les exemples cités recouvrent des schémas selon lesquels les femmes des classes sociales inférieures seraient davantage menacées dans l'espace public que les

¹¹ «Verein Freundinnen Junger Mädchen (VFJM)»

¹² Nos données à ce sujet proviennent des «Zürcher Jahrbücher für Gemeinnützigkeit» (Annales zurichois de l'utilité publique) des années 1880 et 1890, qui accueillait systématiquement un résumé des rapports annuels.

¹³ Que l'on peut rendre par «Association des femmes zurichois pour des débits de boissons sans alcool» (ndt).

¹⁴ Voir la contribution de MAGDALENA RÜHL dans l'ouvrage cité à la note 3

représentantes de la bourgeoisie, ne serait-ce qu'en raison de l'obligation de gagner leur vie qui amène automatiquement les premières à se mouvoir dans la sphère publique. Il est un peu plus difficile de trouver des sources qui nous renseignent sur le comportement des bourgeoises dans cette sphère.

Toutefois, des documents tels que l'affiche d'époque reproduite ci-contre renforcent notre argument de la voie publique considérée comme espace de transit pour les femmes, au point que l'identité ne peut plus y exister que dans un sens négatif et que l'espace public est un non-lieu surtout pour les femmes de la classe bourgeoise. La femme qui figure sur l'affiche, et qui revient vraisemblablement du marché accompagnée de sa bonne, dissimule son identité sous un chapeau, une voilette et des gants ne laissant rien paraître de son visage ou de sa peau. En public, par le biais de signes distinctifs purement externes tels que l'habillement, une dame bien née avait la possibilité de se démarquer visuellement et socialement de sa bonne et d'être perçue par tout un chacun comme une femme «honorabile» qui n'entend pas être abordée dans la rue par des inconnus. En contraste frappant avec sa «patronne», la bonne apparaît comme une fille à l'œil espiègle peu avare de ses charmes. En l'occurrence, et précisément parce que l'artiste semble avoir forcé le trait, l'affiche nous livre à nouveau deux stéréotypes féminins, tels que les percevait la société urbaine au tournant du siècle. L'état des devoirs liés à la sphère reproductive corsetait sans doute principalement les femmes issues de la bourgeoisie et les obstacles à leur appropriation de l'espace public se trouvaient particulièrement haut placés. Or si nous ne voulons pas en conclure qu'elles vivaient recluses entre leurs quatre murs et coupées de la société, il est temps de se demander dans quels lieux elles pouvaient se mouvoir librement hors de l'espace public anonyme.

Lieux d'émancipation?

Au tournant du siècle, l'apparition de nouveaux espaces urbains a précisément offert aux femmes de la bourgeoisie des occasions d'étendre leur rayon d'action social et spatial. Afin de discerner dans quelle mesure ces lieux semi-publics¹⁵ - dont les grands magasins, les tea-rooms ou les débits de boissons sans alcool sont des exemples typiques - ont contribué à modifier l'image que ces femmes avaient d'elles-mêmes, autrement dit dans quelle mesure ils ont concrètement fonctionné comme des «lieux d'émancipation» dans

la formation de l'identité féminine, nous nous pencherons sur l'exemple fourni par le grand magasin zurichois *Jelmoli*, nouveau commerce implanté dans un contexte soumis aux contraintes du capitalisme urbain: le prix élevé des surfaces au centre-ville appelait un important chiffre d'affaires, qui dépendait à son tour d'un assortiment aussi vaste que possible en marchandises avantageuses.

La naissance de cette offre commerciale est contemporaine de la «découverte» des femmes comme consommatrices¹⁶. Il s'agissait non seulement d'attirer au magasin la clientèle féminine qui jouissait d'un pouvoir d'achat intéressant, mais encore de la pousser à y passer du temps et à consommer¹⁷. Ce fut fait par le biais d'aménagements reproduisant sciemment l'atmosphère d'un intérieur bourgeois: clos et clairement séparé de l'espace urbain, l'immeuble *Jelmoli* devait être ressenti comme un lieu protecteur et sécurisant. L'architecture en verre correspondait aux canons esthétiques de la bourgeoisie, tandis que les infrastructures - avec un salon de toilette et de nombreux WC dames à chaque étage, ainsi qu'un personnel de vente omniprésent et disponible en permanence - étaient sensées répondre aux plus hautes exigences du confort bourgeois. Quant aux luxueux éléments de décor, tels que palmiers en pots, perroquets, lourdes tentures et tapis d'Orient - sans oublier le boy d'ascenseur noir qui, en ce temps-là, relevait sans doute de la même catégorie - ils reflètent les goûts de la bourgeoisie à la Belle Époque. Certains rayons, comme celui de l'ameublement par exemple, sont même décorés et présentés de telle manière qu'ils ne se distinguent guère d'une chambre ou d'un salon réels.

Cette habile reproduction de la sphère privée bourgeoise permet dès lors aux femmes de flâner à leur guise dans un environnement considéré comme «protégé», de s'adonner aux plaisirs qu'offrent les marchandises et, ce faisant, d'éprouver des formes de comportement qui, dans l'espace public urbain, demeuraient l'apanage des hommes. Dans ce sens, l'exemple du grand magasin illustre d'abord une ambivalence fondamentale des espaces semi-publics comme lieux de formation d'une identité féminine émancipatrice: ont-ils

¹⁵ L'appellation «semi-public» renvoie en premier lieu au statut juridique hybride de tels lieux, qui bien qu'ils soient pour la plupart en mains privées, n'en sont pas moins accessibles à de larges couches de la population.

¹⁶ En pays francophones et anglo-saxons, le phénomène du grand magasin a déjà fait l'objet de quelques recherches historiques; voir en particulier les contributions d'ERIKA D. RAPPAPORT dans «The Halls of Temptation. Gender, Politics, and the Construction of the Department Store in Late Victorian England», *Journal of British Studies*, 1996, ainsi que «A New Era of Shopping. The Promotion of Women's Pleasure in London's East End, 1909-1914» in LEO CHARNEY, VANESSA SCHWARTZ: «Cinema and the Invention of Modern Life», Berkeley, 1995

¹⁷ Voir les recherches de MICHAEL FREI dans l'ouvrage collectif cité à la note 3

donné aux femmes bourgeoises l'occasion de s'affirmer en tant que consommatrices et - à ce titre de décideuses dans le domaine économique - d'acquiescer davantage de compétences et de libertés par rapport à leurs maris? Ou faut-il considérer ces lieux semi-publics comme un biotope conçu pour protéger le sexe «faible» et contrôlé par des hommes visant le profit et l'augmentation de leur chiffre d'affaires? Et quel rôle ont-ils pu jouer pour les femmes de condition modeste, si ce n'est, via l'incitation à consommer, celui d'une «éducation sociale»¹⁸, soutenue par une mise en scène ostentatoire destinée à rallier aux normes bourgeoises?

Pour éclairer ces questions, l'association des femmes zurichoises pour des débits de boissons sans alcool (zvf) offre à nouveau des pistes intéressantes. Pour commencer, il ne fait pas de doute que ces établissements nés de leur propre initiative reflètent chez leurs fondatrices bourgeoises une nouvelle image d'elles-mêmes et témoignent d'une volonté émancipatrice de se faire une place dans la sphère publique contrôlée par les hommes. Les femmes qui ont institué ces lieux étaient ce qu'on appelle aujourd'hui des créatrices d'entreprise, qui ont engagé leurs propres ressources pour investir un nouveau domaine d'activité. Elles ont également réussi à ouvrir à la clientèle féminine un espace - l'auberge -

traditionnellement réservé aux hommes: il n'y avait plus rien de suspect en soi à s'attabler seule devant un café dans un établissement tenu par l'association. D'un autre côté, la politique sociale appliquée par les femmes du zvf à leurs employées féminines ne reflète pas seulement leurs valeurs et normes de comportement bourgeoises, mais également leurs efforts pour transmettre ces valeurs à des jeunes femmes des classes sociales inférieures, dont l'identité était encore peu affirmée, afin de reproduire et d'ancrer plus largement l'acceptation traditionnelle des rôles attribués aux genres.

Qu'en est-il aujourd'hui?

La sphère publique ne constitue pas plus qu'hier un lieu où l'identité féminine se déploie aussi naturellement que celle des hommes. Il s'agit-là d'un héritage historique. C'est pourquoi les tentatives aménagistes pour casser des connotations et schémas de perception dichotomiques doivent toujours tenir compte des processus historiques complexes qui ont contribué à les instaurer.

¹⁸Le texte original parle ici de «Sozialdisziplinierung», une notion dont l'emploi est bien défini dans la recherche sociologique de langue allemande, mais qui ne semble pas avoir d'équivalent établi en français (ndt).

sia

MANIFESTATIONS D'INFORMATION: REMANIEMENT DES RPH ET DU MP

Le remaniement des règlements concernant les honoraires (RPH) et celui du modèle de prestations (MP) sont entrés dans leur phase finale. Pour informer sur l'état du projet et préparer sa mise en consultation, la sia organise des séances d'introduction. Ces manifestations s'adressent aux comités des sections, groupes professionnels et sociétés spécialisées sia ainsi qu'aux intéressés ultérieurs (maîtres d'ouvrage, autres organisations, bureaux d'études, etc.) et aux membres sia spécialement concernés par ce projet.

La participation est gratuite. A la suite de la présentation, un apéro sera offert qui permettra de poursuivre

l'échange d'information.

Les manifestations auront lieu aux dates et lieux suivants:

Zurich: 5 juillet 2000, 17.00 - 19.00

Berne: 6 juillet 2000, 17.00 - 19.00

Lausanne: 12 juillet 2000, 17.00 - 19.00

Informations et inscription: sia form, Selnaustrasse 16, 8039 Zurich, tél. 01/283 15 58, fax 01/201 63 35 ou <www.sia.ch>

ASSEMBLÉE DES DÉLÉGUÉS 1/00

Vendredi 23 juin, 10h30, Hôtel Palace, Lucerne

Ordre du jour:

- Allocution de bienvenue, buts de l'AD, désignation des scrutateurs
- Procès-verbal de l'AD 2/99 du 6 novembre 1999 à Berne

Adoption:

- Comptes de l'exercice 1999
- Code d'honneur sia
- Approbation des nouveaux statuts de la section Zurich
- Approbation du rapport de gestion 1999
- Requête du GSG pour son rattachement au groupe professionnel Technique/Industrie

Information:

- Groupes professionnels - Etat des travaux
- Modèle de formation continue sia
- Modèle de prestations MP /
- Règlements concernant les prestations et honoraires RPH - Etat des travaux

Divers

Fin de l'AD, collation